Jean-Pierre Albert, *Le sang et le ciel. Les saintes mystiques dans le monde chrétien*

Paris, Aubier, 1997, 458 p., bibl., index des saintes et mystiques citées
(« Collection historique »)

Gilles Tétart

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2624>

DOI : 10.4000/lhomme.2624

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 306-308

ISBN : 2-7132-1316-9

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Gilles Tétart, « Jean-Pierre Albert, *Le sang et le ciel. Les saintes mystiques dans le monde chrétien* », *L'Homme* [En ligne], 153 | janvier-mars 2000, mis en ligne le 19 janvier 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2624> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2624>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Jean-Pierre Albert, *Le sang et le ciel. Les saintes mystiques dans le monde chrétien*

Paris, Aubier, 1997, 458 p., bibl., index des saintes et mystiques citées (« Collection historique »)

Gilles Tétart

- 1 Dans un précédent livre¹, Jean-Pierre Albert nous avait mis sur la voie des parfums ordonnant le réseau des relations signifiantes entre les humeurs corporelles du Christ et leur transformation en onguents divins. Il précisait alors que les substances les plus sacrées avaient parfois pour origine légendaire les flux les plus exécrables aux yeux du profane. Le titre du présent ouvrage annonce également que le fait social de la sainteté est un creuset sémantique où convergent les thèmes de la spiritualité chrétienne et l'observation la plus concrète du corps.
- 2 En choisissant plus particulièrement d'étudier la sainteté féminine et de l'éclairer sous son aspect anthropologique, l'auteur pose le problème de l'impureté présumée du corps féminin – impureté identifiée de manière archétypale à la menstruation. Un saint n'étant vénérable que s'il est sans souillure et l'historiographie témoignant d'une préférence masculine dans la liste du canon des saints proclamés, qu'en est-il au juste de la part idéalisée du féminin dans le christianisme occidental ?
- 3 À partir de l'examen du corpus hagiographique qu'il a constitué², l'auteur émet l'hypothèse qu'en sa détermination essentielle la sainteté féminine repose sur une négation : la négation réitérée que rien de féminin ne saurait s'intégrer à la sphère du divin, sinon à se situer dans ses marges, à la limite de l'hétérodoxie. En d'autres termes, les femmes investies de fonctions sacrées sont des sorcières potentielles. Pour préciser l'emploi qu'il entend faire de cette hypothèse, Jean-Pierre Albert part d'un constat : l'Église chrétienne exclut les femmes du sacerdoce et redouble ainsi le discrédit social pesant sur le sexe féminin. La sainteté féminine tient à cette clause conditionnelle discriminante : ne pouvant prétendre à une sacralité d'institution, sa relation au divin relève d'une position anormale. C'est là l'idée qui sert de fondement à cette étude et qui

ne peut être rendue intelligible sans que le soit en même temps le problème de la sainteté en général.

- 4 Le saint est celui qui outrepassé les limites du normal en portant les vertus chrétiennes à un degré d'accomplissement héroïque. Aussi bien, en tant que modèle prophétique extérieur à l'institution ecclésiastique, représente-t-il une figure de la radicalité qui constitue une « potentialité subversive » de la parole du Christ. D'où la nécessité pour l'Église de contrôler le fait social de la sainteté par des procédures de canonisation et d'authentifier les signes du surnaturel qui caractérise le saint (lévitation, stigmates, extases, miracles eucharistiques ou guérisons extraordinaires). Dans le cas contraire, « sitôt que [les] titres [du saint mystique] sont jugés insuffisants, l'Église se transforme en une adversaire implacable et peut très facilement retourner contre le saint l'instabilité structurelle de sa position : il lui suffit de le déclarer sorcier ou hérétique » (p. 77). Dès lors, ce qui compte pour Jean-Pierre Albert, c'est de situer le concept de sainteté en tant qu'opérateur permettant de penser les valeurs du christianisme comme virtuellement travaillées depuis leur déviance.
- 5 L'auteur oriente donc sa recherche sur l'idée que le sacré féminin s'énonce dans une série d'écarts par rapport à la norme, la marginalité du féminin structurant le champ social de sa production. L'un de ses traits caractéristiques est la démesure exprimée à travers le martyre : conjointement aux mortifications volontaires et aux maladies pénitentielles, l'atrocité des supplices et la mise en scène des dégradations physiques y sont récurrentes. De sainte Philomène criblée de flèches à sainte Colette de Corbie, « tantôt crucifiée, coupée en morceau, plongée dans de l'huile bouillante » (pp. 95-96), l'imaginaire hagiographique accentue la dimension héroïque de la souffrance, au point de faire de la douleur indéfiniment revécue par les femmes une épreuve de virilité. Tout se passe comme si, pour rester un critère d'intelligibilité, le féminin de la sainteté était surdéterminé par un modèle traditionnellement marqué comme masculin.
- 6 Toutefois, comme le montre Jean-Pierre Albert, cette inversion est foncièrement ambivalente. En effet, ce n'est pas un hasard si dans leurs parcours sanctifiant les femmes saignent abondamment de leurs blessures, de la bouche ou du nez : « une carrière de sainte suppose un détournement ou une sublimation du sang impur de la fécondité en un sang sacrificiel qui se purifie en se répandant pour le Christ » (p. 102). Ainsi se présente, dans l'idéal de la désincarnation, le sacrifice virginal qui fait de la mort pour le Christ un substitut des noces, et des excès de sang versés une défloration hyperbolique. On comprend alors que dans cette consommation mystique du mariage, la souffrance sanctifiante est le reflet inversé d'un plaisir sexuel excessif, négativement associé à la féminité. De même, il est significatif que les hagiographes développent les thèmes de la « boulimie eucharistique » et de la « faim canine » spécifiant la relation véhémement des saintes avec le Christ par un comportement alimentaire qui connote le coït.
- 7 Par conséquent, si l'idéologie chrétienne exclut la féminité en tant qu'elle fait obstacle à la sainteté, dans le même temps elle l'inclut comme exception. Ce processus, minutieusement décrit par l'auteur, revient en fait à montrer que la sainteté féminine est par essence porteuse de transgression. Éclairante à cet égard est l'étude sur la légende de sainte Rita, figure double qui cumule les traits paradigmatiques de la sainte et de la sorcière. Le dossier concernant les sœurs de Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, est tout aussi instructif. « Marthe l'hémorroïsse » est l'anti-modèle de

« Marie aux parfums ». Toutes deux forment un système symbolique où elles se définissent réciproquement par antinomie. Et si, en définitive, le fondement de la sainteté féminine consistait à assumer une impureté qu'il s'agit de rejeter ? Que dire, par exemple, des saintes soignant les malades en avalant leurs sanies, se délectant de leurs vomissements ou du pus de leurs plaies ? L'analogie du sens commun entre le féminin et l'ordure fait, dans la sphère du religieux, l'objet d'une surenchère. Soit, donc, une autre espèce d'héroïsme qui consacre la pureté du féminin au cœur de l'abjection. C'est dire aussi que la sacralité féminine tire sa plus haute signification de la violation des principes de la vie biologique.

- 8 Pour autant, la valorisation religieuse de l'impureté ne s'oppose pas à l'idéal moral de la pureté. En l'occurrence, l'attachement à la virginité associée à la pratique draconienne du jeûne revient à dénier la procréation, la nutrition et les besoins les plus vitaux de l'existence corporelle. À travers cette préoccupation ascétique développée par l'hagiographie chrétienne, l'expérience d'une purification de la chair est inséparable de sa négation radicale. « Le sacré, précise Jean-Pierre Albert, n'est jamais une propriété substantielle des objets [...], il n'est qu'un effet de position » (p. 281). De fait, on comprend mieux que le passage par l'impureté s'inscrive paradoxalement dans cette quête féminine de la pureté ; ce qui célèbre le corps virginal, c'est le renversement de toute la chaîne qui reproduit la vie : l'ingestion et l'assimilation d'une anti-nourriture ayant pour précédent la dénégation de l'enfantement. On peut ajouter que cette pureté ne se laisse pas définir indépendamment d'effets physiologiques bien réels : on sait par exemple que la privation excessive de nourriture provoque l'aménorrhée, ce que la médecine moderne reconnaît comme un symptôme de l'anorexie. L'important est que la sainteté féminine présuppose symboliquement une position dite « hors sang ». Les implications de ce point de vue, nourri d'arguments convaincants, conduisent l'auteur à évoquer les récits légendaires qui font de la disparition des humeurs les plus « animales » (sueur, urine, excréments) l'un des thèmes de la sublimation du corps féminin. À cet égard, un des signes manifestes de la sainteté est la sécrétion corporelle d'odeurs référées au végétal, voire de fluides miraculeux qui préservent le corps de la putréfaction, signe éminent de la présence du Christ dans le corps des femmes.
- 9 Le livre s'ouvre sur l'extrême souffrance physique du martyr qui caractérise la sainteté féminine ; il se referme sur l'écriture religieuse féminine comme une autre espèce de la souffrance : le sentiment douloureux de devoir écrire ce qui est innommable, l'amour de Jésus. Il faudrait encore rendre compte des nombreuses autres thématiques qui constituent l'écheveau de ce livre, des pistes de recherche que Jean-Pierre Albert signale, et qui sont autant de fils d'Ariane dans le domaine de l'anthropologie religieuse.

NOTES

1. Jean-Pierre Albert, *Odeurs de sainteté. La mythologie chrétienne des aromates*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990 (« Recherches d'histoire et de sciences sociales »). [Cf. Claudine Fabre-Vassas, « La part embaumée du christianisme », dans *L'Homme*, 1994, 131 : 111-119. Ndlr]

2. Légendaires ou historiques, écrites ou réécrites, les biographies sur lesquelles s'appuie Jean-Pierre Albert pour cette étude couvrent une période qui s'étend du Moyen Âge au ^{xx}e siècle. L'auteur privilégie ainsi la longue durée, laquelle se prête à « l'élaboration d'une définition anthropologique de la sainteté » (p. 43) et à la recherche de sa spécificité féminine.